

(N^o. 15.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

8 AVRIL 1799.

C O N T E.

Il étoit une fois un Roi et une Reine qui n'avoient point d'enfans: Ainsi je ne vous entretiendrai point de leurs Majestés le Roi et la Reine de Lyponcogrobie, puisqu'au contraire je veux vous parler de cinq jeunes princesses qui étoient filles du prince de Fructogonosie.

La Fructogonosie est, comme tout le monde le sait, une province du Royaume de Lyponcogrobie. L'opinion commune étoit de croire qu'on avoit autrefois donné à cette contrée le nom de Fructogonosie parcequ'elle abondoit en excellens fruits. Les jeunes princesses en étoient très friandes. Elles se plaisoient beaucoup aussi à cultiver des fleurs, surtout la seconde des Princesses qui passoit tout son tems à cette occupation, qui devient trop frivole quand elle fait négliger les objets importans de l'éducation. On peut imaginer que les potagers du château de Fructogonosie étoient magnifiques; ils étoient traversés en tous sens par des murs de douze pieds de haut, qui étoient

*

garnis d'arbres en espaliers, si bien palissés, qu'on ne voioit pas un pouce de la muraille. L'intérieur des quarrés renfermoit les herbes potageres ; des treillages légers prêtoient leur appui à des seps de vigne, qui s'étendant le long des cerceaux qu'on avoit disposés, formoient des bosquets de pampres qui offroient à la main des grappes de raisin délicieux. Sur la face exposée au midi, on trouvoit deux parties de serres chaudes de la longueur de cinquante toises chacune ; au milieu s'élevoit une belle coupole portée sur des colonnes, autour desquelles le jasmin et le chevrefeuille sembloient se plaire à serpenter. Un ruisseau d'une eau vive et rapide, dont les bords étoient garnis de fleurs, servoit à l'arrosage des plantes. Au reste, tel beau qu' étoit ce jardin potager, il n'étoit pas encore de la beauté et de l'agrément de celui qui en étoit voisin, et qui appartenoit à une petite vieille et bossue qui se nommoit Bouginon. Les jeunes personnes qui se plaisent souvent à donner des sobriquets, et qui souvent feroient mieux de se taire, l'appelloient *Bougon*, parce qu'elle blâmoit assez fréquemment ce qui se faisoit et qu'elle disoit nettement la vérité. Madame Bouginon marquoit beaucoup d'estime et de prédilection à l'ainée des princesses ; il est vrai qu'on pouvoit dire que c'étoit une personne charmante en tout point. Elle étoit parfaitement belle, et n'en étoit point orgueilleuse ; elle étoit très instruite, sans marquer de prétentions ; singulièrement compatissante et secourable, elle étoit toujours la première à solliciter du prince son père des secours pour les malheu-

reux, et elle s'empressoit de donner elle-même l'exemple de la bienfaisance en distribuant tous les mois, au moins les trois quarts de ce qu'on lui donnoit pour ses menus plaisirs. Les princesses ses sœurs n'étoient pas sans quelques bonnes qualités; mais elles avoient bien chacune leurs défauts, dont il auroit été fort nécessaire qu'elles eussent le bon esprit, ou la force de se corriger.

Nous avons dit que les jeunes princesses aimoient passionnément les fruits. Madame Bougignon étoit fort avare des siens. Elle ne prenoit que ce genre de nourriture. Elle avoit douze jardiniers, et autant de jardinières. Tout ce monde, qui ne sortoit jamais, ainsique six nains qu'elle avoit, ne vivoient que des productions de son potager. Or il arriva qu'une année, il tomba une grêle terrible qui s'étendit sur la plus grande partie de la province de Fructogonosie. Le beau potager du prince ne fut pas plus épargné que tous les autres jardins. Ce fut une perte immense pour les habitans de la campagne, dont les fruits étoient, comme on l'a dit, dans cette contrée la principale recolte. La jeune princesse de Fructogonosie demanda à son pere la permission de vendre une petite argenterie qu'elle avoit, et une partie deses bijoux pour soulager ceux qui avoient tout perdu. Elle donna en cette occasion de nouvelles preuves de sa sensibilité, ainsi que ses sœurs: il n'y eut que la cinquième qui, en raison de ses principes d'économie, prétendit qu'elle étoit déjà assez malheureuse d'être privée du plaisir que lui faisoient les abricots, les pêches et les melons, sans être obligée de se dé-

faire de ses bijoux et de ses épargnes auxquelles elle étoit fort attachée.

Le jardin de Madame Bouginon n'en parut que plus fécond et plus merveilleux dans ce désastre. Elle étoit Fée. En agitant sa baguette, qu'elle avoit coutume de tenir dans ses mains, elle avoit détourné l'orage, de manière que sa propriété avoit été seule préservée. Au lieu d'avoir un superbe dessert et de faire d'excellens goûters, les princesses furent obligées de se contenter de quelques pruneaux secs et de poires tapées qui étoient restées de l'année précédente. Cependant la Fée eut l'attention tous les matins d'envoyer à la princesse-première une petite assiette de fruits, qu'elle partageoit avec ses sœurs. Ce présent étoit composé de deux pêches, de six prunes de reine-claude et de deux grappes de raisin. La médiocrité de ce cadeau ne fit qu'exciter la plaisanterie, et même un peu la colère d'une des princesses. „Voyez, disoit-elle, l'avarice et la méchanceté de cette Fée Bougon ; elle est bien sûre que notre sœur partagera avec nous ce qu'on lui envoie ; il n'y a pas seulement la moitié d'une pêche pour chacune de nous ; avec la quantité qu'elle en a, elle envoie six prunes ; nous sommes cinq, il faut se faire des cérémonies pour savoir celle qui en mangera deux. — Je vous assure, ma sœur, dit une autre, que j'aimerois beaucoup mieux ne rien avoir ; ses raisins sont si parfaits qu'on a plus de regrets après les cinq ou six grains qu'on a eûs pour chacune, que si on n'en avoit pas goûté. — Nous devrions bien nous venger de la Bougon, dit une autre — Comment ferez-vous ?

dit la dernière, Madame Bouginon est fée — Ah ! reprit la troisième, les Fées ont de grands privilèges, mais leurs pouvoirs sont toujours bornés à un genre : les unes ont à leur commandement les eaux, d'autres les bois ; celles-ci président aux naissances et n'ont plus d'empire sur le reste de la vie. Peut-être que les pouvoirs de Madame Bougon ne passent pas son jardin ; elle ne vit que de fruits chez elle ; mais quand elle est invitée, elle mange fort bien de tous les mets ; envoyons-lui une belle invitation, et nous ferons servir ce jour-là un bien mauvais dîner ; la fée sortira de table mécontente, elle s'en ira de bonne heure, et dès qu'elle sera partie, nous ferons servir un excellent repas. — Les quatre plus jeunes princesses arrangèrent la plaisanterie entr'elles ; elles mirent dans la confidence quelques personnes qu'elles invitèrent le même jour, et adressèrent à la fée un billet conçu en ces termes.

„Très généreuse, très aimable fée Bouginon, vous êtes priée d'assister, Lundi prochain, à un festin qui doit être donné en votre honneur à la cour de Fructogonosie. Comme vous seule avez cette année le privilège d'avoir des fruits, vous êtes priée d'apporter le dessert ; les cuisiniers du prince feront d'ailleurs leurs efforts pour rendre le repas digne de vous.„ — La fée répondit au billet :

„Mesdames, j'aurai l'honneur de me rendre au jour marqué à votre invitation. J'admire votre discernement d'avoir pensé que je pourvoierois à ce qui manque à vos Altesses ; n'en soyez pas plus inquiètes que je ne le suis du talent de vos cuisiniers, pâtisseries, rotisseurs et autres gens de bouche et d'office,

Les cinq princesses vivoient ensemble ; chaque semaine tour à tour elles ordonnoient dans leur maison. En conséquence de ce qui avoit été projeté, la seconde des princesses commanda qu'on servît le dîner le plus mesquin. Madame Bouginon arriva à pied seule, et se mit à table après un compliment très gracieux qu'elle fit à l'aînée des princesses ; elle jeta sur les autres un coup-d'œil assez indifférent. Le premier service parut ; la table étoit de trente couverts. Ce service consistoit en deux soupes au bled noir et deux bouillis bien secs. Une des plus jeunes princesses s'empressoit d'offrir à Madame Bouginon, qui ne fit autre chose que de la regarder malicieusement, et donnant sur la nappe un coup de sa baguette, la table se trouva couverte du plus beau premier service qu'il soit possible d'imaginer. La fée se mit alors à en faire les honneurs et félicita les princesses sur les talens de leur maître-d'hôtel. Ce qu'il y avoit de plus merveilleux et même d'assez agréable, c'est que dès qu'un plat paroissoit un peu touché, il étoit renouvelé par un autre encore plus délicat. Une heure après, ces mets disparurent et firent place à deux épaules de mouton et à deux plats d'épinards qui nageoient dans l'eau. Ces pièces étoient ce qui avoit été commandé aux cuisines. Dès que cela fut servi, Madame Bouginon remue sa petite baguette ; on vit paroître à un bout de la table une brioche monstrueuse, et à l'autre bout une croquante délicieuse, quatre plats de rots fins et en proportion les entremets les plus recherches ; d'espace en espace, des vins de toute es-

pèce; enfin tout ce que comporte un dîner somptueux.

L'aînée des princesses disoit tout bas à une de ses sœurs : ma chère amie , vous avez voulu attrapper la fée ; convenez que c'est elle qui vous attrappe. — Hélas oui ! dit la petite princesse ; nous aurions mieux fait de ne pas nous jouer à Madame Bouginon ; nous n'en serons peut-être pas quittes pour la plaisanterie. — J'ai peur , dit une des personnes qui étoient dans le secret du mauvais dîner , que le dessert ne vienne pas. — Quoi , dit la fée , on me croiroit capable de manquer à ma parole , et je choisirois le château de leurs Altesses pour faire manquer un repas ? je sais trop le respect que je leur dois ; il est vrai , ajouta-t'elle malignement , que les talens des fées ne sont pas universels ; les unes dominant sur une partie , d'autres sur un article différent ; il est possible que mes pouvoirs ne passent pas les bornes de mon jardin. — Ah ! nous sommes prises , se dirent les princesses : voilà précisément ce que nous disions il y a trois jours ; la maudite fée a la vertu d'entendre tout ce que l'on dit. „ Dans ce moment , il éclata un bruit considérable de chevaux et d'équipages. La curiosité saisit l'aimable compagnie ; tout le monde se mit aux fenêtres ; Madame Bouginon seule ne se dérangea pas ; elle acheva tranquillement son aîle de faisan et trois petits pots de crème qu'elle avoit autour de son assiette. Mais quel spectacle ravissant pour certaines personnes de notre connoissance ! On vit s'arrêter sous le balcon , cinq voitures dont les chevaux étoient caparaçonnés en prunes de Reine-clau-

de, en Pêches et en Abricots ; leurs crins nattés en prunes de Mirabelle ; des Ananas magnifiques étoient placés en manière de houpes sur la tête des chevaux ; on voyoit suspendus à côté des oreilles et autour du poitrail des touffes de raisin muscat dont le parfum s'élevoit jusqu'aux appartemens du château.

Les pages, qui sont toujours espiégles, et quelques valets de pied gourmands, avoient à la dérobee caressé ces ornemens ; de sorte qu'on entendoit répéter dans les escaliers : ah ! que les fruits de la fée sont bons , il n'est pas possible de rien goûter d'aussi parfait... Les nains de Madame Bouginon descendirent de chaque voiture un grand coffre qu'ils montèrent à la salle à manger ; ils l'ouvrirent, et sur l'ordre que la fée donna, ils en tirèrent ce qui étoit renfermé. C'étoit cinq grosses citrouilles. Mad. Bouginon en fit placer une devant chacune des cinq princesses : on n'a pas besoin de se demander qui étoit honteuse ; car les prince ses commençoient à s'appercevoir que les rieurs n'étoient pas du côté de leurs Altesses. Mesdames, dit la fée, on ne me reprochera pas la mesquinerie ; car je vous ai fait apporter, en fait de fruit, ce qu'il y a de plus gros dans mon jardin.— Nous ferions peut-être prudemment, dit une des princesses, de demander franchement pardon à la fée ; vous verrez que tout ceci finira par quelque chose d'encore plus mortifiant pour nous.— Laissez-moi de grace, ma sœur, reprit la troisième.— Et moi, lui dit la dernière, quoique la pâtisserie qu'on a servie se soit trouvée légère, je crains que le vole-au-vent que

j'ai mangé ne me reste sur l'estomac ; j'avoue que j'étouffe de dépit. Je sens que nous allons devenir la fable de tout le royaume.

Pendant ce petit colloque, les cinq citrouilles s'ouvrirent d'elles-mêmes. Il se trouva dans celle qui étoit placée devant l'aînée des princesses, une quantité de fruits magnifiques ; il y en eut assez pour qu'elle pût en offrir à chacune des personnes qui étoient à table. Dans la seconde des citrouilles, il se trouva un bouquet de différentes fleurs. Dans la troisième, il n'y avoit rien. La quatrième contenoit des chataignes avec leur écorce piquante. Enfin, dans la cinquième qui étoit le lot de la plus jeune des princesses, il ne se trouva qu'une vingtaine de ces petites pièces de monnoie, connues en Allemagne sous le nom de Kreutzers.— Je vais, dit la fée, donner l'explication de ce qu'on vient de voir.

Son Altesse première a toutes les qualités nécessaires pour faire le bonheur de l'époux qui lui est destiné ; elle est sûre de contribuer dans tout ce qu'il y a de sensible et d'agréable aux charmes de la société ; l'excellence de son caractère est marquée par l'abondance et la saveur des fruits qu'elle a eus en partage.

Vous, dit la fée à la seconde, vous négligez toutes les parties intéressantes de votre éducation pour ne vous occuper que de la musique, et de la culture des fleurs ; la frivolité de votre lot, est l'image de la frivolité de vos goûts.

La troisième des princesses est indolente ; elle ne s'occupe de rien ; sa nullité s'explique par le vuide de la citrouille qu'on a placée devant elle.

La quatrième des princesses, continua la fée, a un cœur excellent; mais elle est d'un abord sévère; elle est en même tems trop maligne; elle se livre quelquefois à des plaisanteries hazardées. Une princesse doit avoir l'extérieur affable, et ne doit point abuser de son rang pour lancer des épigrammes. Elle a besoin d'ôter à son caractère l'enveloppe désagréable qui en fait méconnoître le fond. L'écorce de la châtaigne est l'image de ce qui manque à ses bonnes qualités.

Quant à vous, dit la fée à la dernière, on ne peut rien vous reprocher sur vos graces ni sur vos talens; mais vous avez un défaut qui seroit déjà très blâmable dans une particulière; il est affreux pour une princesse. Vous n'êtes ni secourable ni compatissante; vous êtes même avare. En vous donnant des pièces de monnoie, j'ai voulu vous présenter ce qui malheureusement paroît vous convenir le mieux.

La seconde et la troisième des princesses avoient écouté fort docilement la petite leçon; les deux dernières n'en tinrent pas un aussi grand compte. Malgré la morale, qui peut être juste, dit la dernière à celle de ses sœurs qui avoit eu les châtaignes, vous ferez bien de manger le bel Abricot, que la princesse première vous a envoyé; et moi je vais très paisiblement manger une pêche. Mais l'une et l'autre ayant porté le fruit à la bouche, elles firent une grimace effroyable; par une suite du pouvoir de la fée, elles ne mâchoient l'une et l'autre que des piquants ou des Kreutzers. Alors elles sentirent leur tort; elles promirent sincère-

ment de se corriger du défaut qu'on leur repro-
choit; et la fée donnant de sa baguette sur chacu-
ne des citrouilles, elles se trouvèrent changées en
corbeilles de fruits plus beaux que tous ceux qui
avoient paru jusqu' alors.

Par M. le B.. D'A...

P A R I S.

*Suite du voyage autour des galeries du Palais-
Egalité.*

J'arrive sous le vestibule, près le passage de
Radzivill. C'est là que l'armée du perron passe
son quartier d'hiver : ses védettes s'avancent jus-
qu'au milieu des galeries pour éclairer les alentours.
Ces limiers de l'agiot ont un instinct particulier
pour reconnoître, au premier coup-d'œil, l'espèce
de gibier que vous gîtez dans votre porte-feuille.

Passe-t-il une physionomie rubiconde, une
grosse tête à la Titus, une bedaine à la Danton,
etc. — Citoyen, avez-vous des bons de fourniture à
vendre ? Voulez-vous une action dans l'entreprise
de la compagnie B..... ?

Rencontrent-ils un habit bien boutonné, un
chapeau cornu, une queue à la prussienne ? — Le
citoyen a-t-il une ordonnance sur la trésorerie ?
veut-il s'en défaire avantageusement ?

Remarquent-ils une houpelande rapée, une per-
ruque négligée, un petit manchon pelé ; oh ! pour
lors : — Citoyen, vous avez des bons de trois-

quarts, des bons au porteur ; c'est le moment de les placer. Combien en demandez-vous ?

Je ne sais pour qui me prirent ces messieurs, mais leurs questions portèrent sur des objets absolument différens. Le premier me demanda : Avez-vous des bijoux à vendre ? — Nous allons voir, répondis-je ; et il me suivit. Le second me dit : Voulez-vous acheter une bonne montre à répétition ? — Nous allons voir... et il me suivit. — Le troisième : Désireriez-vous une solide inscription ? — Nous allons voir... et il me suivit. — Un quatrième : Le citoyen a-t-il un billet de caisse à escompter ? — Nous allons voir fut encore ma réponse, et il me suivit. — Après avoir ainsi ramassé les avant-postes, je joignis le corps de bataille. Aussitôt, la foule m'entourne ; mille questions, mille offres obligeantes se succèdent, s'accumulent, se croisent ; je ne sais à qui parler, lorsque les quatre-premiers élevant la voix, et d'un bras vigoureux écartant leurs rivaux, prétendent exclusivement à l'honneur de traiter avec moi, comme ayant eu l'avantage de m'aborder les premiers. Bah ! leur répond-on de toute part, et si le citoyen ne veut pas avoir affaire à vous..... Moi, je donne à sept. — Moi, je prends à huit. — Moi, j'escompte à deux. — Allons, tais-toi donc. Laisse expliquer le citoyen ; nous ne savons pas encore ce qu'il demande. Je demande un honnête homme, dis-je avec gravité. — Il est bon là, le citoyen ! me répondit-on. Et bientôt la presse se dissipe, et me laisse seul avec un spectateur bienveillant, qui me dit

confidement : Adressez-vous ailleurs, citoyen ; on ne tient point de ça ici.

Et je continuai ma route en réfléchissant sur la facilité qu'on a dans ce pays d'acheter ou de vendre des bons, des rentes, des montres, des bijoux, etc. et sur la difficulté d'y trouver un honnête homme ; mais ce qui console, c'est que telle est la tache déshonorante empreignée aujourd'hui à la profession d'agioteur au perron, qu'elle ne paroît plus guères exercée que par des gens privés de toute autre ressource. La mise de la plupart témoigne assez le degré de confiance qu'on doit leur accorder. Peu travaillent pour leur compte ; beaucoup ne sont que les hommes des capitalistes, qui leur accordent un léger bénéfice dans les affaires qu'ils font. La police leur donnoit autrefois la chasse ; de-là sans doute leur usage d'entraîner les personnes qui veulent traiter avec eux, dans des tavernes enfumées qui avoisinent le perron, et qui, sous plus d'un rapport, ont beaucoup d'analogie avec la caverne de Gil-Blas.

Il est arrivée, le 15 de ce mois, un phénomène extraordinaire dans l'isle de Wight. Un morceau de terre contenant 150 acres, une maison et plusieurs bâtimens, occupés par le fermier Harvey, s'est tout-à coup détaché du terrain adjacent et s'est avancé dans la mer, laissant à la place qu'il occupoit un vuide immense qui s'est rempli d'eau. Cette ferme étoit située sur la côte méridionale de l'isle.

Le fameux banc de sable mouvant, appelé *les Sables de Goodwin*, paroît s'être formé dans l'année 1099. Anderson raconte dans son histoire du commerce, que tout le terrain qui paroît à découvert dans les Dunes à la marée basse, fit jusqu'alors partie du continent, et qu'ayant appartenu à Goodwin, du comté de Kent, il fut nommé *Sables de Goodwin*. Cet événement arriva à la suite d'une grande inondation dans laquelle la mer s'éleva à une hauteur prodigieuse et entraîna les habitans et les bestiaux, etc. Depuis ce tems, elle a continué à passer sur ces terrains qui avoient toujours été très-bas, et peut-être cette inondation fut-elle la même que celle qui força les Flamands à se retirer de leur pays en Angleterre, où le Roi Guillaume le Roux leur donna un établissement dans le comté de Cumberland.

Un papier anglois rapporte le trait suivant : „Il y a encore en Angleterre beaucoup de ces troupes vagabondes qu'on appelle *bohémien*s, et que des loix anciennes et sévères n'ont pu détruire. On les appelle *gypsies*, contraction d'*égyptiens*. Ils parcourent les campagnes, comme ailleurs, demandant l'aumône, volant les poules et disant la bonne aventure. Leur air et leurs mœurs, leur teint basané, leur langage plus accentué et plus animé, annoncent une race d'hommes différente de celle des naturels du pays.

Une femme riche, qui vivoit à la campagne, rencontra un jour une troupe de ces *gypsies*, dans

laquelle elle remarqua une jeune fille de sept à huit ans, dont la figure agréable, l'air vif et intelligent lui plut. Elle la demanda à sa mère pour l'élever et en prendre soin. La mère y consentit volontiers, moyennant quelques guinées qu'on lui donna. La jeune fille, qui jusques-là avoit été exposée à toutes les intempéries de l'air, couverte de haillons sales et déchirés, mangeant du pain noir et des mets dégoûtans, couchant en plein champ ou dans une écurie, se trouva tout-à-coup transplantée dans une bonne maison, bien vêtue, bien nourrie, bien soignée et fort carressée. On lui donna des maîtres; elle concevoit avec une extrême facilité, mais elle n'aimoit pas l'application. Elle devint cependant aussi instruite que les jeunes personnes les mieux élevées. Elle avoit environ 14 ans, lorsqu'elle tomba dans une mélancolie dont il étoit difficile de la distraire. Un jour elle alla dans la chambre de sa bienfaitrice, et lui dit qu'elle vouloit la quitter. Pourquoi donc, mon enfant, lui dit la dame? Je m'ennuie, répondit-elle. — Où veux-tu donc aller? — Rejoindre ma mère, mes frères et mes sœurs. — Et pourquoi faire? — Pour errer avec eux. — Ici la dame lui cita un vieux proverbe anglois : *La pierre en roulant n'amasse point de mousse. (A rolling stone gathers nomoss)* Non, répondit la jeune bohémienne, *mais l'abeille en voltigeant recueille du miel. (A roving bec gathers honey.)*

M O D E S.

La mode a ici ses archives, ses bulletins, son *ordre du jour*, et ses *auteurs*. Un de ces derniers (la citoyenne Lisfrand) vient de nous donner l'état des robes de fantaisie et autres objets de mode récemment créés par elle. Voici les plus marquantes de ces productions de la citoyenne Lisfrand.

Robe à la Zulime. — Ce vêtement tient en partie des costumes égyptiens; il est dirigé dans l'élégance du goût françois; il prend sur le bord des épaules et va jusqu'à terre faisant une longue queue; la taille est en deux parties, par derrière boutonnée et plissée: ce genre donne beaucoup de finesse et de grace à la taille. Le devant est en gorge, carré et dégagé; il se boutonne sur les épaules. Elle est fendue sur un côté et se ferme à volonté par des enjolivemens; les manches sont ornées à l'Égyptienne; l'ensemble est d'un superbe effet.

Robe à la Gertrude. — Celle-ci a la taille coupée à l'antique. Elle est extrêmement recherchée; le devant passe par-dessus la tête, fait la pointe de fichu et vient dessiner le buste très-élégamment en se terminant en bavette à l'enfant, s'attachant avec deux nœuds. Elle est on ne peut plus jolie.

Redingotte à la Paphos. — Celle-là est sans manche, et l'entournure façon grecque; elle se met par-dessus des robes blanches. Elle fait queue et va très-en arrière; la taille est plissée à feuillages, les devants garnis de même: elle est d'une grande tournure (dit la citoyenne Lisfrand.)

Chemise à la Circé. — La taille est fixée par trois froncés surmontés par une ceinture à l'Algérienne.

rienne. Le devant en revers Turc, et le milieu est garni du haut en bas. Elle est très-coquette (ajoute la citoyenne Lisfrand).

Les étoffes employées ordinairement pour ces robes, sont: *Le Pekin des trois raisons, le Taffetas d'Eté, le Corisandre chiné, Turquoise rayée, crêpe blanc, organdis, mousseline brodée, brochée, unie; Linon, Florence uni, chiné; toile peinte etc.*

Ce n'est pas tout; la citoyenne Lisfrand a créé les *mantelets grecs en taffetas noir ou en crêpe, garni en dentelles et drapé sur le devant, relevé avec des nœuds de rubans.* Elle est l'auteur des *tabliers de taffetas à fichus et à ceinture qui se passe sur la tête. Cela fait on ne peut pas mieux à la taille* (assure la citoyenne Lisfrand)... Elle a imaginé les *Fichus à la Flore, en taffetas garnis de rubans, servant de ceinture, et qui se mettent sur les robes habillées.... Les corsets de taffetas pour maintenir les grâces du corps, baleinés bien légèrement etc. etc.*

Le magasin de la citoyenne Lisfrand est, comme l'on voit, l'*Encyclopedie des modes.* On y trouve aussi: *la crème céleste à l'usage des Dames grecques, qui embellit le teint et enlève les taches de rousseur, efface les rides et rend la peau extrêmement douce; en outre: une pommade qui teint les cheveux naturels, en une seule séance, de la couleur que l'on désire.*

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 16.)

Chapeau à fond plissé.

Ces chapeaux, selon l'inconstance de la saison, se portent, tantôt en velours, tantôt en satin. Le

satin blanc conserve la préférence sur le rose et le chamois.

Il est à propos d'observer que la différence qu'on remarque aujourd'hui dans les chapeaux, ne consiste que dans la configuration de la passe, plus ou moins saillante, plus ou moins échancrée par les côtés; dans la pose du fond arrondi ou plat, drapé ou plissé, et dans les agrémens en comète ou en fleurs. Leur espèce, en dernière analyse, est toujours la même. C'est toujours la forme à la *Minerve* qui domine généralement: Il semble que la mode oublie, en sa faveur, son inconstance habituelle; aussi faut-il convenir que rien ne sied mieux aux belles, que cette coiffure symbolique: car, si les Grâces embellissent la Sagesse, il est aussi vrai de dire que la Sagesse embellit les Grâces.

Demi-guirlande.

Communément les fleurs en sont si artificielles, qu'on seroit en peine de leur donner une dénomination qui fût juste. On distingue cependant, parmi les fleurs de caprices, quelques tiges de jacinthe et quelques branches de lilas. Les guirlandes les plus communes sont à fleurs rouges; mais ce sont les demi-guirlandes, dont l'usage domine généralement. Elles se placent sur le côté, et leur sommet ne passe point celui de la tête.

Parmi les bonnets, on observe une vogue assez bien établie pour les *paysannes*. Elles sont faites avec autant de goût que de simplicité. Nous en parlerons incessamment.

N O U V E L L E.

Je passe dans la rue de... Non, je ne veux pas nommer la rue.. Je me trouve devant la porte de la cit..... Non je ne nommerai pas la citoyenne. Supposons qu'elle s'appelle Florise; je monte donc chez Florise que j'ai rencontrée jadis dans plusieurs sociétés, et que je n'ai pas vue depuis deux ans. Je la trouve baignée de larmes, échevelée, se frappant le visage avec la rage du désespoir..... Qu'a-t-elle donc, demandai-je à la femme de chambre, qui n'avoit pas assez de ses deux mains pour délacer sa maîtresse et lui frotter les tempes et les narines d'eau de Cologne? — Hélas! pouvez-vous ignorer le malheur qui nous est arrivé? — Quel malheur? — Quoi! me dit Florise d'une voix entrecoupée par les sanglots! J'ai perdu mon époux, mon cher époux! et vous êtes étonné de ma douleur! — Ah! je n'en suis plus étonné: la cause en est trop légitime!... Mais permettez: vous étiez donc mariée depuis que je ne vous avois vue? — Bon! que dites-vous là? J'ai trente-sept ans: je me suis mariée à seize, et nous avons passé vingt-trois ans, mon mari et moi, dans les douceurs de la paix et de l'union. Ah! quelle perte, quelle perte! — Elle est cruelle, je le sens; mais comment se fait-il que je n'aie jamais vu votre mari? — Belle question! moi-même je ne le voyois qu'une fois par hasard dans l'espace de quatre ou cinq ans. Ah! mon ami! quelle perte! — Expliquez-vous, je vous prie. — Eh bien, voici l'exacte vérité: mon mari (Ah quelle perte!) étoit naturellement jaloux, violent, ombrageux, querelleur,

mécontent de tout, grondant tout le monde, me grondant moi-même et me maltraitant; mais il m'adoroit, il étoit honnête homme, plein de mœurs, de conduite et de sentimens délicats.... (Ah! cousin! quelle perte!) Dès la première semaine de notre union, il me roua de coups, il chassa tous mes parens et tous mes amis; il m'enferma sous la clef, il me réduisit au pain et à l'eau comme un enfant qu'on met en pénitence; il battit ses domestiques, tua nos chiens, cassa trois belles glaces du salon, brisa nos porcelaines, déchira mes robes, et me traina plusieurs fois par les cheveux sur le parquet de ma chambre. Cependant il me disoit: *Ma femme, je t'adore! ma femme, je raffole de toi! ma femme, m'aimes-tu?* Je lui répondois; *Mon ami, comme ça; cela viendra peut-être.*

Enfin huit jours s'étant écoulés de la sorte, je fis réflexion que pour passer ma vie dans un enfer perpétuel, autant valoit que je fusse morte ou que je ne fusse pas née, et je me décidai tout-à-coup à retourner chez mon père; ce que je fis dans le jour, ayant trouvé moyen de m'évader.

„ Mon pauvre mari sentit trop tard les torts qu'il avoit envers moi. Il vint à la maison, on lui ferma la porte au nez. Il m'écrivit des lettres charmantes où il me juroit qu'il m'adoroit; enfin, je consentis à le voir. Il vint tomber à mes genoux, et me dit ces paroles remarquables, en versant un torrent de larmes :

„ O ma femme! je suis bien coupable envers toi, mais laisse faire va; tu seras vengée. Je veux être toujours ton époux et ton amant, mais

je ne te verrai plus. Je connois mon mauvais caractère ; je le vaincrai, et pour y parvenir je vais me distraire par des voyages : je viendrai tous les trois ou quatre ans passer un jour ou deux près de toi, et je retournerai voyager ; reviens chez moi je soutiendrai ta maison comme je le dois ; je prétexterai mon commerce pour colorer mes absences, et nous serons toujours époux.

Eh bien cousin, je revins à la maison. Mon mari tint parole : il voyagea ; mais il n'a jamais passé trois jours sans m'écrire qu'il m'adoroit : je baisois ses lettres, je les pressois contre mon cœur et j'étois heureuse : la première absence qu'il fit dura trois ans et demi ; il revient, reste deux fois vingt-quatre heures avec moi, grondant toujours, cassant tous les jours les glaces, battant les domestiques, et m'assommant de coups de poing du matin jusqu'au soir, et me jurant toujours qu'il m'adoroit. Il repartit. — m'écrivit des lettres pleines d'excuses et de tendresse. Je couvris ces lettres de baisers et de larmes ; mon pauvre mari fut quatre ans sans revenir Bref, pendant vingt-un an, qu'il fut mon époux, il n'a fait ici que cinq apparitions, et la plus longue n'a pas duré trois jours. Il n'y avoit pas d'homme plus terrible à la maison : il n'y en a jamais eu de plus aimable dans ses lettres J'espérois le revoir dans dix-huit mois, et peut être qu'avec l'âge la réflexion lui seroit venue. J'apprends hier soir la nouvelle de sa mort ! . . . Ah ! quelle perte ! mon bon ami ! quelle perte ! elle est irréparable ! Y a-t-il en effet beaucoup de maris qui, connoissant leurs défauts, for-

ment la généreuse résolution de s'en corriger, et voyant qu'ils ne peuvent y parvenir, fassent ainsi le sacrifice de leur amour et de leur repos, au bonheur de leur femme, de leurs domestiques, de leurs chiens, de leurs porcelaines.....

A N E C D O T E S.

Un fanfaron, qui n'étoit rien moins que brave, eut des coups de bâton, et les souffrit patiemment pour ne pas s'attirer un plus grand malheur. A quelques jours de là, il rencontra un poète qui lui avoit lancé quelques épigrammes, et dit qu'il lui donneroit cent coups de bâton. „ Parbleu, lui repartit le poète, il vous est bien facile de les donner, car vous les avez reçus depuis quatre jours. „

Un Grec et un Vénitien exaltoient beaucoup chacun la gloire de leur nation. Le Grec, pour prouver que la sienne surpassoit toutes les autres, disoit que c'étoit de la Grèce que les sages et les philosophes étoient sortis. *Il est vrai*, répondit le Vénitien, *car on n'y en trouve plus.*

La présence d'esprit est une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour agir. C'est un avantage qui a manqué souvent aux hommes les plus éclairés. La présence d'esprit demande un esprit facile, un sens-froid modéré, l'usage des affaires; et, selon les différentes occurrences, divers avantages: de la mémoire et de la sagacité dans la dispute, de la sécurité dans les périls;

et, dans le monde, cette liberté de cœur, qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y passe, et nous tient en état de profiter de tout.

Un fermier venoit de recevoir vingt mille livres en or. Obligé de faire un petit voyage, il laisse le soin de tout à sa femme. Le soir même, un officier, surpris par le mauvais tems, demande l'hospitalité dans cette maison. La femme y étoit seule avec une servante; les valets de ferme logeoient plus loin. Le nouvel hôte est reçu avec les soins les plus empressés. Sur le minuit on entend frapper à la porte: c'étoient quatre voleurs qui, instruits du départ du mari et de la somme qu'il avoit reçue, venoient faire un coup de main. Ils demandèrent à parler à la fermière, et, sans autre compliment, lui disent qu'elle ait à leur livrer la somme en question; qu'autrement ils mettroient tout à feu et à sang. Cette femme, sans se troubler inutilement, leur dit que pour les satisfaire, elle va chercher les clefs, et court aussitôt instruire de son malheur l'officier. Celui-ci, en homme de tête et de courage, prend son parti sur le champ. Allez, dit-il à cette femme, leur ouvrir la porte, et que votre servante, en leur portant cette somme, se laisse tomber comme une fille consternée; je me charge du reste. Effectivement, aussitôt que la servante eut semé de louis le plancher, les voleurs se jettèrent dessus. Alors l'officier paroît, et profitant de son avantage, casse avec ses deux pistolets la tête à deux voleurs; il met aussitôt l'épée à la main, blesse un troisième si dangereusement, qu'il expire un moment après. Pendant ce tems-

là le quatrième avoit pris la fuite. Tout ceci fut l'affaire d'un instant. La fermière revenue à elle-même, voulut partager avec son bienfaiteur les vingt mille livres; mais l'officier, trop généreux pour profiter de cette offre, se trouve assez récompensé par le plaisir d'avoir sauvé celle qui l'avoit reçu si obligeamment.

La présence d'esprit semble surtout être nécessaire à un général d'armée, non-seulement pour réparer les hazards au milieu d'une action, mais encore pour arrêter avec succès les désordres d'une armée effrayée, ou qui méconnoit son chef et ses devoirs.

L'histoire ancienne fait mention que l'armée de Cyrus, en présence de celle de Crésus, prit pour un mauvais augure un éclat de tonnerre qu'elle entendit. Cette impression n'échappa point au coup-d'œil de Cyrus; son génie lui suggéra sur le champ une interprétation de ce présage, qui rassura ses soldats. „ Mes amis, leur dit-il, le ciel se déclare pour nous: marchons; j'entends le cri de la victoire: nous te suivons, grand Jupiter. „

Lucullus étant prêt de donner bataille à Tigranes, on lui représenta, pour l'en dissuader, que c'étoit un jour malheureux. „ Tant mieux, dit-il, nous le rendrons heureux par notre victoire „

Gonsalve de Cordoue, général de Ferdinand V, Roi d'Arragon, venoit, dans une action, de voir sauter, dès les premières décharges des ennemis, le magasin à poudre des Espagnols. „ Enfans, cria-t-il aussitôt à ses soldats, la victoire est à nous; le ciel nous annonce, par ce signe éclatant, que nous

n'aurons plus besoin d'artillerie.,, Cette confiance du général passa aux soldats, et leur fit remporter la victoire.

Le même général commandoit, en 1502, une armée espagnole dans le royaume de Naples. Les troupes, mal payées et mécontentes de manquer de tout, prirent la plûpart les armes, et se présentèrent à Gonsalve en ordre de bataille pour exiger leur solde. Un des plus hardis poussa les choses jusqu'à lui présenter la pointe de sa hallebarde. Le général sans s'étonner, sans même témoigner la moindre appréhension, saisit le bras du soldat; et affectant un air gai et riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu: *Prends garde, camarade*, lui dit-il, *qu'en voulant badiner avec cette arme, tu ne me blesses.* Mais la nuit suivante, lorsque tout fut calme, Gonsalve fit mettre à mort le soldat séditionnel, et le fit attacher à une fenêtre, où toute l'armée le vit exposé le lendemain. Cet exemple de sévérité raffermi l'autorité du général, que la sédition avoit un peu ébranlée.

Plusieurs personnes, qui lisent Homère, sont choquées de la fuite d'Hector à la première vue d'Achille, au vingt-deuxième livre de l'Illiade. Mais Homère, qui avoit bien étudié les hommes, n'ignoroit pas que le courage abandonne facilement celui qui a une certitude absolue qu'il va périr: or, c'est le cas où se trouvoit Hector vis-à-vis l'invincible Achille. Quelqu'un félicitoit un jour Milord Peter-borough de n'avoir jamais eu peur.,, Monsieur, répondit-il, montrez-moi un danger que je croie prochain et réel, et je vous promets d'avoir autant de peur qu'aucun de vous.

P O É S I E.

A une jeune héritière de 22 ans, qui desire se marier à un homme de 36 ans, qui ait dix mille francs de rente.

Air : Chansons, chansons

Iris, à la fleur de votre âge,
Vous demandez en mariage
Un homme fait;
S'il faut trente-six ans pour plaire,
Depuis six ans j'ai votre affaire;
Voilà le fait.

Air : Ainsi jadis un grand prophète. —

A vous, Iris, je me présente
Et vais vous tracer mon portrait;
Taille haute, santé brillante,
Le cœur joyeux, et le teint frais:
Je me tairai sur la figure,
Car je tiens bien plus au moral;
Cependant, grâce à la nature,
Chacun me trouve mieux que mal.

Air : de la pipe de tabac.

Mon métier est celui des armes,
Et je le fis avec honneur;
Vingt ans il eut pour moi des charmes;
Mais j'y renonce de bon cœur:
Aujourd'hui la beauté m'appelle
Et veut embellir mon destin;
L'aimer et lui rester fidèle,
Est-il une plus belle fin!

Air : Daignez m'épargner le reste.

Vous desirez que votre époux
Ait dix mille livres de rente;
Iris, il me seroit bien doux
De vous en apporter quarante

Mais, par la révolution,
Et la preuve en est manifeste,
J'éprouve une réduction
Qui doit nuire à notre union,
Par le peu de bien qui me reste.

Air: *La pitié n'est pas de l'amour.*

Je sais que dans le mariage,
Avec de l'or on en vaut mieux;
Mais est-ce le seul avantage?
Et nous rend-t-il toujours heureux? ...
Pensons plutôt au caractère,
C'est ce que l'on doit assortir;
Pour l'amour, il suffit de plaire,
Pour l'hymen, de se convenir.

Air *des Dettes.*

Je dois vous dire cependant,
Que j'ai peu de chose à présent,
C'est ce qui me désole :
Mais j'aurai de mes chers parens,
De rentes un jour dix mille francs,
C'est ce qui me console.

2 fois.

4 fois.

LA JOURNÉE DU TAILLEUR.

Historiette.

Connoissez-vous Monsieur Guillaume?
C'est un bon diable, assure-t-on,
Et tailleur de profession,
Sans en être moins honnête homme.
Il assemble trois Compagnons,
De grand matin : „ça travaillons;
„Voici du drap et de l'ouvrage,
„Et d'abord, Enfans, déjeûnons
„Pour nous donner plus de courage,„
Nul à ce point ne contredit;

Bref fut le repas qu'on servit ;
Il fut pris à sec, et sans boire ,
Ne fit qu'aiguiser l'appétit.
„ Eh mais ! si nous dinions de suite ,
„ Dit le Bourgeois, voyant cela :
„ L'aiguille en marchera plus vite ,
„ Et la besogne y gagnera.
„ Qu'en pensez-vous ? „ chacun réplique :
Soit ainsi fait, et le dîné
Passe aussi-tôt, moins laconique
Cependant que le déjeûné.
„ Ma foi, propose encor le maître ,
„ Tandis que nous sommes en train ,
„ M'est avis de souper soudain „.
On tope, et dans un tour de main,
Souper aussi de disparaître.
Ça, dit Guillaume satisfait,
„ C'est une affaire terminée ,
„ Et nous avons, de compte fait ,
„ Nos trois repas de la journée.
„ Or, rien ne pourra nous troubler :
„ Présentement sans nous distraire ,
„ Frères, il nous faut travailler.
— „ Travailler ! c'est un autre affaire ,
„ Dit le trio, sans s'émouvoir.
„ Apès souper, c'est l'ordinaire :
„ Chacun va se coucher. Bon soir „.

L E T O U C H E R.

F a b l e.

Certain enfant, près de son gouverneur,
D'un papillon captif admirant la couleur,
Voulut d'une main caressante
Au plaisir d'admirer joindre un plus doux plaisir;

Car un plaisir n'est rien, tant qu'il laisse un désir !

Le bonheur, quand il se présente,
S'efface par celui qu'on voit dans l'avenir ;
Et le plaisir des yeux, doucement nous invite,
S'il nous en montre un autre, à vouloir les unir.
Mais tous les deux ensemble ont souvent pris la fuite ;
Témoin ce jeune enfant dupe de son erreur :
Trop prompt à succomber au désir qui le tente,
Il effleure une aile brillante.

Adieu soudain son éclat, sa fraîcheur !
Puis l'enfant de pleurer. — „Insensé ! dit le maître
„L'éclat du papillon vous peindra le bonheur ;
Aussi léger, plus fragile peut-être,
Quelque soit son attrait vainqueur,
Aussitôt qu'on y touche, on le voit disparaître.

LE NOUVEL EMBARRAS DU CHOIX.

R o m a n c e.

Pour mon malheur, ai deux belles maîtresses,
Que toutes deux chéris également ;
Vous ne plaignez embarras de richesses,
Sens bien pourtant que c'est cruel tourment.

Ne fut jamais dans l'humaine puissance
De contenter deux belles à-la-fois,
Faut donc à l'une accorder préférence,
Mais qui pourra me fixer dans mon choix ?

La belle Usmé, jeune, vive et légère,
Change d'humeur à chaque instant du jour,
D'un seul regard enchante ou désespère,
A mille amans, et n'eut jamais d'amour.

Aménais, naïve et languissante,
Livre son cœur au plus doux sentiment,
Fuit le tumulte, est sincère et constante,
Et voit un Dieu dans son fidèle amant.

L'une éblouit par brillante folie ;
Son esprit seul eût suffi pour charmer !
L'autre attendrit par sa mélancolie ;
Rien que son cœur me l'auroit fait aimer.

Et de choisir, moi j'aurois le courage !
Non, je ne puis outrager la beauté.
Que faire donc?... Toute femme est volage ;
J'attends mon sort d'une infidélité.

R O M A N C E .

Imitée de l'Anglois.

N'ayant que ses maux pour cortège,
Au milieu d'une obscure nuit,
Par le vent, le froid et la neige
Laura cherchoit quelque réduit.
De tout le monde abandonnée,
Implorant en vain des secours,
Dans ses bras cette infortunée
Portoit le fruit de ses amours.

„Que tu fus cruel, o mon père,
Auteur de mon bannissement !
Que tu fus cruelle, ô ma mère,
De souffrir ce dur traitement.
Je viens en proie à la furie
Des vents qui me glacent le cœur . . .
Mais toi quelle est ta barbarie,
Amant ingrat, époux trompeur !

Calme-toi, foible créature :
Tes cris accroissent mes tourmens.
Sourd à la voix de la nature,
Ton père a trahi ses sermens.

Ah! s'il connoissoit la détresse,
Où nous réduit sa lâcheté,
Contre le froid avec tendresse
Il nous mettroit en sûreté.

En coulant avec abondance,
Que mes larmes sauvent tes jours! . . .
Mais hélas! par sa violence
Le froid les glace dans leur cours.
Malgré cette source féconde,
Pauvre enfant déjà tu n'es plus :
Ta mere n'a plus rien au monde,
Et ses tendres soins sont perdus. »

Par tant d'angoisses déchiré,
Ne pouvant plus se soutenir,
Cette femme désespérée
Sent sa dernière heure venir.
Sur ses genoux elle chancelle,
Embrasse encore son enfant,
Et, le posant à côté d'elle,
Expire dans le même instant.

É N I G M E.

Ma femme chaque jour s'applique
A me faire perdre le mien ;
Mon libraire a dans sa boutique
De quoi nourrir long-temps le sien ;
Celui des Wieland , des Voltaire ,
Aujourd'hui n'est pas très-commun ;
Ciel ! j'entends dire à ma grand-mère
Qu'elle en a vu revenir un.

L O G O G R Y P H É.

J'ai huit pieds lorsque j'ai ma queue,
 J'en ai un de moins sans ma queue,
 On me redoute avec ma queue,
 On me desire sans ma queue,
 Je détruis en gardant ma queue,
 Je nourris en quittant ma queue,
 Je fais du bien avec ma queue,
 Et parfois aussi sans ma queue.
 Je fais du bruit avec ma queue.
 En secret je corromps sans queue,
 Le gueux m'emploie avec ma queue,
 Pour dépouiller qui m'a sans queue,
 Parfois en poche avec ma queue,
 On m'y met toujours sans ma queue.

C H A R R A D E.

Mon premier, cher lecteur, se loge en mon second,
 Il y trouve en toute heure une ample nourriture
 Mais loin de reconnoître un si précieux don,
 Il dépouille son hôte, et malgré la froidure,
 En cent endroits il perce sa maison.
 On voit souvent et chez plus d'une belle,
 L'amour n'être que mon entier;
 S'il est ainsi de ma cruelle,
 Puisse-t-il au moins me payer
 Des maux que j'éprouvai pour elle,
 Et je consens à l'oublier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Verre. — Celui du Logogriphe est : *Orge* (où
 l'on trouve : *rage, orge, or, âge*). — Celui de la
 Charrade est : *Passage*.

(59)

TOURNAI
DAMES



Suméro est
O age (ch
Cehi de b